



## « Que veut la femme? »

### Au sommaire de ce numéro :

#### *En l'inconscient*

Et la femme, au bord d'elle.....	page 3
Fonction aliénante ou la mère au dé-service de la fille.....	page 5
L'homme aux loups : Mais où ca castre?.....	page 6
«La mère, fonction alien*-ante d'une femme alien-»n»ée.....».....	page 9
De la mère comme fonction aliénante pour la fille !.....	page 12

#### *Entendre*

Est-ce que vivre est utile?.....	page 13
----------------------------------	---------

#### *Principes fondateurs*

Le psychanalyste de l'Ecole.....	page 15
----------------------------------	---------



est la revue du Cercle En-Passe analytique-L'Ecole

#### **Responsable de la publication :**

Thierry Piras – Psychanalyste – 28 rue de Tolbiac Paris 13  
Tél : 01.45.85.37.66

#### **Rédaction / Réalisation :**

Responsables de la rédaction : Pascal Wilhelm, Jean-Philippe Reculeau

#### **Ont collaboré à ce numéro :**

Thierry Piras, Chantal Belfort, Martine Bourdin

#### **Parution :**

2 numéros par an et numéros exceptionnels

#### **Tirage / Diffusion :**

Diffusion interne : tirage papier (30 ex. env.) et pdf  
Diffusion gratuite – Contribution volontaire possible

*Toute reproduction complète interdite*

## Edito

**S**i cette édition de la revue En-Dire se signe de son droit d'ainesse, de son Un, en digne héritière d'une glorieuse lignée de parutions bardées des mêmes couleurs, elle est un des rejetons de l'action de l'association libre En-Passe analytique-L'Ecole, dans son élan et son positionnement de transmission des concepts de la psychanalyse freudienne et lacanienne. Et c'est dans ce sens du « passage » du savoir que l'Association met en place de nouvelles structures pour consolider ses actions, afin que celui celle en désir de s'accéder à ces savoirs, puisse trouver les accompagnements idoines pour lui faciliter la tâche, lui éviter de s'égarer à lui-même, ou juste ce qu'il faut jusqu'à peut-être saisir de ne plus se chercher là où il n'est pas (surtout!). Sans toutefois faire son travail à sa place ; ce couperet de la dépossession de l'effort, celui qui mène un beau matin, à la satisfaction, non pas de la réponse, mais du chemin parcouru, et à la faim nourrie, à s'en poursuivre en explorations, en questionnements, en interrogations. Et si cette revue n'avait eu à se nommer, que d'un seul mot, voire, d'un seul caractère, il eut été de ce point là, surmonté de la courbure mammaire... pour encore mieux en finir de ne pas s'en séparer? Aaah, mama mia...

Une revue donc, en réceptacle de vos contributions, des commissions, des ateliers, les notoires séminaires et le Colloque, et aussi, très prochainement, un site web qui se fera bourriche de vos fiches et synthèses, annuaire de sites de référence, espace de téléchargement temporaire des productions de l'Association (revues, plaquettes, enregistrements audios des séminaires...), et de vos autres réalisations, que vous pourrez prochainement consulter à l'adresse : [www.enpasseanalytique.com](http://www.enpasseanalytique.com).

Et surtout, des hommes et des femmes dans le désir et l'engagement à construire, et à accueillir toute personne qui s'en met en mouvement de se mettre en marche aussi : quels que soient son allure, ses compétences, nul n'est en marge, qu'il s'en nomme ou s'en taise de cela, et quand bien même, il sera toujours bienvenu... Après tout, il est là. *P. Wilhelm*

## Calendrier

### **Le séminaire du jeudi**

*Hôtel Park&Suites\**

*19h30-21h30*

*Participation : 10€*

#### **« Parole et langage »**

L'exploration de cette thématique débutera le 6 janvier 2011 et se poursuivra les jeudi 3 et 24 février, 10 et 24 mars.

#### **« Névrose, psychose, perversion »**

Il s'en dira sur ce thème, jusqu'à l'été, les jeudi suivants : 7 avril, 21 avril, 12 mai, 26 mai, 9 juin et 30 juin.

### **Les intensifs**

*Hôtel Park&Suites\**

#### **« Névrose de l'Homme au loup »**

Le dimanche 13 mars 2011.

De 10h à 18h. Coût : 80€

#### **« Névrose, psychose, perversion »**

Le dimanche 26 juin 2011.

De 10h à 18h. Coût : 80€

### **Le Colloque**

*MAS, Salle Tilleul\*\**

#### **« Sens et non sens de la rencontre amoureuse »**

Le samedi 14 mai 2011.

De 9h15 à 19h.

Participation : 60€

*\* Park&Suites, 15 r. de Tolbiac, Paris 13.*

*\*\*MAS, 18 r. des Terres au curé, Paris 13.*

**Vous souhaitez participer activement aux travaux des commissions**

**du Cercle En-Passe analytique-L'Ecole?**

**Pour tout renseignement, adressez-vous à leurs référents respectifs :**

Commission Colloque : M. Thierry PIRAS (01.45.85.37.66)

Commission Formation : Mme Christelle WILHELM (06.79.21.28.51)

Commission Revue : M. Pascal WILHELM (06.83.26.52.86)

## Et la femme, au bord d'elle

**E**t si malgré l'homophonie du titre, l'invite n'est pas celle de Sodome ou Gomorrhe, il n'en est pas moins de la question de la femme, dans ce qui fait relation au désir et par conséquent aussi au fait sociétal. L'anthropologie psychanalytique de la femme nous mène sur les rivages houleux et accidentés d'un relief archaïsant qui se joue d'une quelconque normalité oedipienne. Au delà d'un dire d'une régularisation d'un désir outrepassant la bienséance de ce qui s'en dit ou s'en tait, la fille est jouée sur un opus qui ne fait que la césurer à son être. Bien avant que d'un stade du miroir s'organise et s'affilie au sens du langage, la dimension d'un «je» en appartenance au réel révélé du symbolique, les composantes ravageantes de la relation mère-fille se sont inscrites au registre d'une jouissance perverse de la mère gloutonne. Et la femme, au bord d'elle, avant parfois de s'en remettre à la cause licencieuse de l'homme acquéreur d'une marchandise, demeure de toute façon, l'héroïne d'une saga où la mère, le père et les rejets du couple que sont le phallus et la castration se donnent au spectacle d'une conquête permanente, celle du pas-tout. Rappelons, si besoin se fait entendre, que le pas-tout signe la non complétude de la femme au phallus. Comme une affirmation, de fait que la femme ne serait pas toute en détermination du phallus, et que par conséquent, il serait d'identifier le champ d'une jouissance autre (autre que phallique).- Peut-être même une jouissance femme.

La mère qui fut, certes en son temps, une fille et peut-être même une femme, se résonne de sa qualité ou de sa fonction de mère surmoïque pré-œdipienne et barbare. Dans l'état où elle peut se trouver d'un dilemme encore récurrent à la cause du «pas-de-pénis», en ce sens où la réalité de la castration se noue à elle dans la reconnaissance du manque qui fait névrose et dans le même temps de ce qui peut sembler en reste, faisant manque aussi, le déni de cette castration. Non dite à cette mère, quand elle fut au demeurant fille d'un père ne l'exposant pas à la substitution des signifiants lors de l'instauration de la métaphore du Nom-du-Père. De cette fille de jadis, elle-même encore accolée au désir désirant d'une marâtre omnipotente, qui se reste dans ces traces de refoulements, qui se nomment justement pour ne pas se révéler de ce qu'ils sont au travers de leurs substitutions en symptômes. Comme de ce nouveau symptôme du présent, de cet état de mère qui fait à venir nommer cet autre, de fille ; en acceptant l'espace d'un article de s'oublier au qualifiant de garçon. Il pourrait sembler, du moins dans une fallacieuse et trompeuse apparence, que ces deux «créatures», une dite, mère et l'autre encore à dire fille, serait d'une semblable identité au vue d'une réalité anatomique et génétique. Comme si le savoir du même sexe pouvait avoir une quelconque identité de qualifiant, et encore moins de signifiant. Il n'est pas de même sexe, sauf à en demeurer sur le tertre de l'organisme et à en ignorer ce qui fait corps avec son cortège du langage. Ainsi donc, si le sexe féminin existait, il ne serait que d'ordre de l'organisme, et ce dans une quasi similitude que ne peut d'ailleurs que contredire une observation anatomique entre ces deux créatures. La mère possède-t-elle le sexe féminin, en ce sens où il serait celui de la femme et non pas posséder ce qu'elle possède à savoir, et ce bien au delà du sexe de son enfant, le sexe du manque ; agissant comme signifiant fondateur, le phallus. La mère n'a pas de sexe, car elle n'existe pas dans le registre des sujets s'élaborant plus ou moins névrotiquement de la différenciation sexuelle et du positionnement à elle de la castration. Il semble évident de positionner la mère comme une excroissance post oedipienne, du moins dans ce qui fait réalité. Le double latent de la mère à révéler, dans le comportement manifeste de la femme assujetti d'un enfant. Si par son enfant fille, elle semble s'organiser dans un personnage surmoïque de mère, il s'en présente avec toute la coloration d'un idéal du moi, qui prend les formes désirs de l'enfant phallus, et de son assujettissement à son besoin de compensation - la dialectique de l'être/avoir le phallus.

Bien avant l'instauration de la symbolique paternelle qui tente de substituer la loi du père à celle de la mère à castrer, cette dernière s'instaure littéralement dans une grossesse d'une «imago» maternelle faisant la loi, sa loi, celle du désir glouton, celle du déni du s'être. En ce sens, où l'enfant ne peut sortir de cette morcellation du corps, et même au moment fatidique du stade du miroir, que si la femme a fait retour en la mère,

en acceptant sa castration passée et celle que pose la loi symbolique du père. Le s'être s'instaure du langage, où le symbolique vient coiffer l'imaginaire, pour en favoriser une expansion d'un réel mis à jour sous le nom, en son temps de l'assertion oedipienne. Si Freud nous invite à considérer la naissance du surmoi de l'enfant après l'Oedipe, il en demeure loisible de s'interroger, avec Lacan sur sa précocité antérieure et ce du fait des coup de boutoir d'une autre loi, celle de la mère. Nous avons nommé, cette mère pré-œdipienne de barbare, comme jadis où les Grecs l'entendaient, à savoir, l'étranger, le non grec. Ici, l'étranger au féminin, c'est bien tout naturellement, et ce même si la nature ne s'en démêle pas, la mère. Barbare, comme sauvage dans son univers pulsionnel à se «jeter» sur sa proie, à se dévorer ce qui sort de ses propres entrailles, dans un festin auto-cannibalique. Mais où l'enfant, tout en étant d'elle, s'étend au delà d'elle, en ce qu'il devra se faire comme sujet en différenciation, après les affres de la dimension objet des pulsions de mère.

C'est très certainement le moment de signifier que «l'ennemi» de la femme, tout comme de la fille, est bien la mère, non plus seulement sa propre mère, mais ce qu'elle se tarde à livrer au renoncement, suite à sa grossesse et à ce qui demeure conflictuel de nommer, au delà du terme enfant, sa fille. Ce sujet différent, arraché, tant à sa chair, qu'à sa dévoration en-phallique, et par sa propre aberration à la rencontre du sexe féminin dans ce qu'il signe de blessure, de ce qui fait fente, doit au nom du père, se nommer femme à venir. La construction d'une névrose de défense, tel que l'entendait Freud, s'interpose dans le poème qui s'écrit en lettre de résistance à la mère gloutonne. Ainsi l'enfant doit se déprendre de celle qui le fit, du corps, au langage, en passant par le désir pour pouvoir se dégager de la position d'objet qui le menace dans cette période pré-œdipienne. La fille s'en dégage par l'appui que lui donne le père dans le mouvement oedipien, qui si elle n'en sort pas complètement indemne, elle en pose l'équation structurante en matière du «je». A savoir, qu'elle doit passer par le père pour se rompre de la relation à la mère. Ainsi le père n'est plus uniquement, ou peut-être même pas du tout (ou du pas-tout), l'objet de destination d'une pulsion libidinale de la fille, comme une tentative de se pourvoir dans cette quête de ce qui fait manque - avoir un enfant du père en place de la confusion du ou non «pas de pénis». Le tour par la galaxie du père s'avère d'une démarche du s'être, de recherche (inconsciente) du castrateur, du substituteur d'un signifiant en place d'un autre. D'un salut en place d'un calvaire, au risque d'y perdre, malgré tout l'ineffable jouissance à être au service phallique de la mère.

Si la femme s'instaure contre la mère, dans une logique de rupture à la jouissance de l'Autre, la fille virginisée dans son organisme, mais aussi en son corps, semble toute fois passer d'un maître à l'autre. Le prix du sang à payer, verse les flots qui répondent à l'homme, faisant commerce de ce qui se possède, d'une soumission pour une autre soumission. D'un placenta en délivrance, jadis demeure de la fille, elle s'en meurt d'un autre sang à s'écouler de son autonomie et de sa liberté en fente offerte à l'homme et réclamées d'ailleurs par lui. D'un sang menstruel qui signe, tant son entrée dans la femme que sa condition à l'offrande de son hymen, pour payer, en quelque sorte sa dette au père de jadis, substitué au moment de la défloration, en son époux. Epoux, comme dans une scène liturgique où se communique à l'éternité ce don unique, et ce, quelque puisse être l'avenir temporel de ce «découvreur» auprès de cette victime offerte sur l'autel d'une filiation symbolique, au nom du père et de ses fils substituants.

«Que veut la femme ?» - Un pénis, un phallus, un enfant du père, ou bien une mère, si cela se pouvait, quitte à gravir de nouveau le Mont Sinai, définitivement advenue non-mère gloutonne.

«Que veut la petite fille ?» - A condition de se (s)-avoir fille de sa mère, femme en devenir, elle pourrait, si n'existaient pas les lois de l'inconscient et la brutalité sauvage du manque, s'instaurer de la dimension du s'être. Mais faut-il rêver encore au bord de la femme, comme elle se comprendrait au fil du temps analytique comme au bord d'elle. La lanterne rouge qui scintillerait à l'entrée de l'Entendre du (mère \* fille), ne ferait que refléter les soubresauts des mots et maux qui se décollent à jamais depuis, une certaine jubilation, d'un certain miroir. La jeune vierge n'est pas morte au moment du premier coït, car elle est depuis longtemps déflorer d'une réalité virginale, impossible aux assauts surmoïques d'une mère en mal de substitution, faute d'être au mâle, ce qu'un petit bout d'organisme et de corps fait en manque à elle.

Thierry Piras

## **Fonction aliénante ou la mère au dé-service de la fille**

**L**a mère comme émergeante à une fonction aliénante pour la fille, se lit dans l'acceptance étymologique du vocable «alien», où ainsi la mère rendrait étrangère à elle-même sa fille. Harnachée de sa fonction de traductrice de loi pré-oedipienne, la mère, au nom de la connivence des blessures sexuelles en manque, traduit la confiscation en l'objétisant, du devenir sujet de la fille. Le pronom «sa», dans sa fille, écrit une réalité d'évitement de l'intégration de la castration, qui éloigne de ce fait la fille de l'appropriation du déni d'intégrité dans lequel la confine la mère.

La mère, comme par évidence à la maternité s'évite à la dimension de femme, en dévoration par compensation de cette «hostie» offerte au sacrifice cannibalique phallique qu'est la fille. La fille de sa mère instruit dans le langage de l'absence de mot, période où l'enfant est parlé bien avant qu'il ne puisse s'accoler au symbolique par le chant de la parole organisée en langage de la différenciation. Où à la différence, non pas des sexe en ce qui concerne la mère, mais d'où une différence fait sexuaiton de leur relation, à savoir le sexe du manque. D'un manque, celui du pénis, mais aussi et surtout celui du manque à s'être, comme césuré de ce qui fait l'objet Autre et non plus l'objet de cet autre.

C'est dans l'incarnation de la «vierge maigre», ou anorexique que l'affrontement mère/fille s'instaure avec l'illustration de l'excès et du pathogène. Au trop d'amour dispensé par la mère, à l'encontre de la fille, ou plus exactement dans ce quelle joue fonction de matérialisation de gavage en jouissance, la fille répond et se répond dans la stratégie du refus. Au delà d'un refus à l'aliment, c'est d'un refus à l'être de la mère, à l'être de la satisfaction des besoins et désirs phalliques que la fille anorexique répond. Loin d'un trouble du comportement alimentaire, ou alors à n'en voir rien d'autre que le manifeste, tout comme le symptôme névrotique, l'anorexique se stipule à la condition féminine, en souffrance d'une reconnaissance et d'une acceptance passant par l'instauration de l'identifiant Autre non assujetti du désir – comme cela faisant possible. Pour, tout au contraire se dépendre de l'emprise cannibalique d'une mère surmoïque pré-oedipienne et barbare, pour se sursoir d'une loi maternelle, fait en précocité à celle de la loi paternelle du Nom-du-Père, en instance à venir ou en forclusion, elle s'instaure en incarnant le rien.

Le rien, en cause du désir, comme objet (a), révèle ce qui fait manque pour la mère, à savoir le phallus. Engoncé dans le «délirium» maternelle, soumise au déni du symbolique, elle ne peut que se fonder sur une appropriation flirtant du réel et de l'imaginaire, quant au phallus ; à savoir tenter de l'incarner «pour de vrai» sous le théâtre de la vierge maigre. La virginité étant ici, celle de la symbolisation du père, seul à l'extraire du désir maternel, et la maigreur signant la détermination à un corps où la peau se colle à l'os. Devenant en quelque sorte celle qui ne peut pas être femme, pour ne pas se confronter au «s'être-femme», la vierge maigre, s'installe en passe de la mère et en passe de tout ce qui fait corps en sexuaiton. Le référent au père, instigateur, présent ou absent de la loi symbolique, se perdurera et se perdra dans une théatralisation d'une loi de toute puissance, celle de l'anorexie mentale. L'affirmation de sa volonté de maîtrise, d'une instauration d'une forclusion du sexe de femme, installe la vierge maigre dans une relégation au chemin de pulsion de mort, ou de jouissance.

Thierry Piras

## L'Homme aux loups : Mais où ça castre?

Sur les bases d'une rencontre d'un jeune homme présentant tous les signes caractéristiques d'une névrose, Freud interprète et théorise, et ce partir du discours présent, une vieille histoire infantile de quinze années antérieures. Son patient connu sous le pseudonyme de «l'Homme aux loups», directement nommé ainsi en fonction des éléments manifestes d'un rêve intervenu dans sa quatrième année, inscrit pour le fondateur de la psychanalyse, la mise en sens du concept de castration.

Reprenant le rythme invoqué par Freud dans son étude des cas, qui clôt sa présentation des différents cas cliniques, nous allons nous attacher à mettre en exergue ce qui fait actes en terme d'écart à la castration pour le sujet. La dualité d'identification au père et à la mère nous mènera dans un deuxième temps à considérer la complexité de ce que Freud nomme la langue de l'érotisme anal. Enfin nous conviendrons d'un parcours sur les traces associées du refoulement et de la forclusion.

Il me semble opportun de poser en préalable le schéma suivant, qui instaure une règle de temps dans une relecture des séquences, où opère ce qui est de la castration, et ce dans des terme et valeurs différentes :

I	I	I	I	I
Scène primitive	Scène Groucha	Séduction	Rêve	Religion
1 ans ½	2 ans ½	3 ans ½	4 ans	4 ans ½

Nous sommes en présence d'un sujet qui manifeste des liaisons libidinales les plus contradictoires et les plus variées. Ainsi, il n'a jamais reconnu la castration et en un autre sens il l'a reconnue Mais il la rejette et s'en tint au point de vue du rapport par l'anus. De ce fait, il convient de s'interroger sur la façon de formuler la coexistence du rejet et la reconnaissance de la réalité. Ce binarisme à l'égard de la castration est lisible dans ce passage de Freud : «A la fin subsistait chez lui côte à côte deux courants opposés dont l'un abhorrait la castration, et l'autre était prêt à l'accepter et à se consoler avec la féminité comme substitut. Le troisième, le plus ancien et le plus profond avait simplement rejeté la castration». Il nous indique aussi « L'organe qui pouvait s'exprimer l'identification avec la femme, l'attitude homosexuelle passive envers l'homme, était la zone anale» p231. Nous avons ainsi deux conceptions sexuelles du sujet, une conception anale, où il n'y a pas de notion du «pas-de-pénis», puis une reconnaissance de la castration, et cette fois avec la notion du «pas-de-pénis».

Nous constatons à la suite de Freud que la castration est bien la condition nécessaire à la féminité. Ce qui pourrait s'instaurer d'un choix, à savoir l'intestin ou le vagin, se transforme en - ou bien l'anus au lieu de la castration. Notre schéma nous montre la présence de trois castrations : la séduction, le rêve et la sublimation religieuse.

La première est une régression au stade anal ; la deuxième une régression au stade oral ; et la troisième devrait, quant à elle mettre le sujet à l'heure du génital. Si la séduction de la soeur instaure une «brisure» sexuelle chez le sujet, c'est qu'elle instaure une rupture avec ce qui semblant d'apparence depuis la scène primitive, à savoir le primat de la zone anale comme lieu de mise en relation sexuelle avec le père. Dans le posturage du coït atergo, l'enfant ne peut intégrer que l'espace anal comme lieu d'accomplissement de ce qui fait accouplement du père. Cette castration est d'ordre imaginaire. La seconde castration, celle du rêve, instaure le champ du réel

par le positionnement des éléments manifestes et latents qui tournent autour de ce qui fait béance en terme de blessure du sexe féminin, où ne s'accomplit pas la présence du membre viril identique à celui de l'homme ou de l'enfant. La troisième castration est de nature symbolique, au moment où ce révèle réellement et uniquement le père castrateur. D'ailleurs, la métaphore paternelle est la présentation du rapport de causalité entre le père comme cause et la castration comme effet.

Ainsi la castration est ce qui devrait permettre au sujet de parler de l'identification au père. Cette castration devient en quelque sorte la langue normale dans le lien- non lien au père. en ce qui fait référence, tant à la virilité, comme celle du trait d'une virilité urinaire dans l'exemple avec Groucha, qui instaure le sujet dans le «comme le père». A devenir aussi dans le même temps, être une femme pour être «baisé» par le père, comme une femme. L'identification au père devient à «être l'objet du père». Trois tendances visant le père ; Ce «viser le père» ne concerne pas l'identification au père, mais bien les différentes façons d'être l'objet du père. p 219. «A partir du rêve, il était homosexuel dans l'inconscient; dans la névrose, il était au niveau du cannibalisme ; l'attitude masochiste demeurait dominante» Par conséquent du «comment le père» il en advient de «par le père», et ce à savoir : être baisé ; être mangé ; être battu.

C'est un autre langage qui le mène à la mère, la langue de l'érotisme anal. Si la castration est ce qui devrait permettre au sujet le parler l'identification au père. C'est par l'incontinence anale qui fait tour en la mère, et ce de part une réappropriation d'une de ses expressions. Freud nous dit : « Il avait terriblement honte et se lamentait quand il était nettoyé, il ne pouvait plus vivre ainsi» p 229. Il avait emprunté cette expression à sa mère qui se plaignait de ses douleurs et de ses pertes de sang. L'identification à la mère opérée à partir d'une similitude quasi homosexualisante de langage, le porte à se devenir «comme la mère» et enfin «comme une femme». Faisant ainsi retour, par le biais de la scène primitive relue du rêve à la posture de «comme une femme être prise par le père».

L'érotisme anal donc nous apparaît comme la langue dans laquelle se parle pour le sujet, l'identification à la mère (- après, dans l'identification au père, avec la langue de la castration : binarité de nouveau). Ainsi Freud traite-t-il les symptômes intestinaux comme le retour de ce refoulé qu'est l'homosexualité.- Mais de quelle homosexualité s'agit-il, celle du fils vers le père, ou celle de l'enfant comme la femme pour être du possédé du père ? Dans ce lien, il serait à la fois d'une certaine virilité et dans le même temps, niant la castration, s'installerait dans le temps d'avant, ouvrant ainsi la porte à la confusion d'un reliquat dans la différence sexuelle et dans ce qu'est la sexualité d'une femme. D'ailleurs à la question, qu'est-ce qu'une femme ?, il ne peut que répondre, une personne qui à mal au ventre. Ainsi manque ce quelque chose qui n'est pas vissé chez lui, cette conviction de la réalité. p 231. Freud nous rappelle : « Nous avons dû admettre qu'il avait compris pendant le processus du rêve que la femme était castrée, qu'elle avait à la place du membre viril, une blessure qui servait au rapport sexuel, que la castration était la condition de la féminité, et qu'à cause de cette perte menaçante, il avait refoulé l'attitude de femme envers l'homme et s'était réveillé avec angoisse de son exaltation homosexuelle. p 231. L'identification à la mère fait barrage à la prise en compte de la problématique génitale.

Nous découvrons l'attitude homosexuelle refoulée dans son interrogation sur le derrière du Christ ; il s'agit encore d'une rumination autour du fait d'être utilisé par le père comme une femme. Le rêve, ou plus exactement le réveil sur la base de l'angoisse révélée par la dualité plaisir/refoulement. La satisfaction apparente est marquée par l'espoir des cadeaux à Noël (doublé de ceux de son anniversaire), avec en arrière plan, la dimension latente d'être battu par le père. Il s'agit de la compression, même approchée de la castration, comme facteur de communication de la satisfaction en angoisse. Constatons que le sujet se rapprochait du génital, par le biais de l'homosexualité, mais voilà que le refoulement l'a écarté de cette voie.

Au passage, signalons avec Freud que la sublimation est le mécanisme qui permettrait à la libido, qui est retenue dans ce qui est refoulé, de se détacher pour prendre une forme nouvelle. Le chapitre VII nous mène à comprendre en quel sens le sujet reste identifié à la femme, en dépit de la libido génitale narcissique, qui l'écartait de cette identification.

Dans la scène primitive, il lui semble que l'organe qui accueille le sexe masculin soit l'intestin. A quatre ans, un doute s'opère sur la théorie cloacale. Il va rejeter le nouveau - à savoir la castration - pour en revenir à l'ancien. Conserver, non pas le nouveau mais l'ancien, c'est rester à ce stade où l'on ne sait rien, où l'on n'a pas la connaissance de la castration? Ainsi le refoulement de l'homosexualité est pleinement une manière de reconnaître l'opérativité de la castration : le refoulement est un non qui est dit à l'homosexualité.

L'espace d'un instant, revenons à l'épisode de l'hallucination du doigt coupé (p 232), pour signaler qu'il s'agit en quelque sorte du témoignage du rejet de la castration. Nous sommes en présence ainsi d'un clivage entre comportement et inconscient. Le comportement se manifeste par les accès à la réalité génitale, comme le rapport avec Groucha ou le rapport avec la Nania. Alors que l'inconscient, lui donne langage de la théorie cloacale. Freud nous précise p 232 : « l'attitude féminine envers l'homme, écartée par l'acte de refoulement, se retire dans la symptomatologie intestinale et s'extériorise dans les diarrhées ». Ainsi l'attitude féminine est écartée par le refoulement et elle revient dans l'intestin ; il y a un retour du refoulement avec déplacement. Nous sommes bien ici dans le concept de forclusion du nouveau.

Pour le travail de l'inconscient ce qui est inconciliable est conciliable (comme vagin et/ou anus). Ce qui rend compte de ce type de contradiction c'est le refoulement. Le concept même de refoulement est ce qui permet de penser comment des termes inconciliables sont conciliables. Nous croyons être au niveau génital, au niveau de la castration reconnue, mais il y a des symptômes intestinaux qui traduisent une identification à la femme, et voilà que nous nous retrouvons par conséquent avec le stade anal.

Il semble ici, y avoir deux croyances incompatibles : croyance anale et croyance génitale. Plusieurs positions s'offrent. La première, le sujet rejette l'un et l'autre, il s'agit alors de forclusion. Freud nous rappelle qu'il y a les deux en même temps. Car il y a angoisse et de ce fait apparition de coexistence. C'est le refoulement qui est censé résoudre la contradiction en l'acceptant. S'il reste les deux, il n'y a pas forclusion mais refoulement. Nous constatons l'inconscient, par les modalités du refoulement, par les contradictions.

Freud nous fournit les pistes suivantes : l'inconscient c'est le refoulement et l'analité ne serait pas si éloignée que cela d'avec la castration - où l'étron peut faire valoir son statut de phallus. Un refoulement est autre chose qu'une forclusion, elle est refoulée puisque maintenue en place. \* La vieille théorie cloacale est refoulée mais pas forclosée, mais elle implique une forclusion. La forclusion n'est pas forclosée, la forclusion est refoulée.

Nous pouvons ajouter, à la lecture de Lacan, qu'il existe une opposition entre refoulement et forclusion, qui est celle de la dimension du signifiant et de la dimension de la jouissance. L'angoisse de castration quant à elle, sera lue comme un signifiant. Si la pulsion est consentie comme secondaire, pour une mise en avant de l'inconscient et de son interprétation \*\*, il s'agit de dire aussi que la pulsion va faire retour dans le champ du symptôme.

Thierry Piras

*Les citations sont extraites de L'Homme aux loups par ses analystes et par lui-même. Nrf. 1981*

*\* Pour Freud la forclusion est différente du refoulement. La forclusion est négation absolue ; ça expulse ; ça efface ; ça fait que ce n'est pas constitué. Le refoulement signifie que, en même temps, c'est uni et maintenu.*

*\*\* Opposition de Lacan avec l'Egopsychology.*



## «La mère, fonction alien\*-ante d'une femme alien->n»ée....»

**S**e questionner sur ce « Que veut la femme ? » de Freud ne serait-il pas se demander si la femme, cernée par son manque, celui lié au « pas-de-pénis » (Pénisnied) ne reste pas, en post-oedipien et sa vie durant en recherche d'un quelque chose qui pourrait nourrir ce manque ? Un autre chose qui pourrait la faire s'être d'une complétude, malgré tout ou plutôt malgré rien\*\*, et qui serait ce qui se qualifie d'une nomination, selon Lacan, de jouissance autre qui, forcément, ne peut faire signifiante en cure analytique\*\*\* ? Certes, il nous reste comme signifiant apparent le symptôme. Sa demande à l'homme d'être aimée de lui, substitution du vouloir être aimé du Père, pourrait être une traduction de sa recherche pour avoir le phallus, ce qui lui est pourtant définitivement refusé. Ne serait-elle pas en réalité à la recherche d'une castration qui ferait carence de l'absence de ce qui n'a pas - ou a mal - été en nomination de la métaphore du Nom-du-Père lorsqu'elle était petite fille ? Ainsi donc, le désir de se devenir mère, forcément issu de l'inconscient au-delà du besoin de procréation instinctuelle, pourrait faire signifiante d'une forme de recherche en complétude, en réponse à la femme en manque. Cet essai de gérance de la castration chez la femme va se traduire par une ingérence de la mère chez son enfant, fille ou garçon. Cela nous permet de penser en terme d'économie psychique qu'une femme qui fût alien-ée dans sa sexualité infantile ne peut devenir qu'une mère alien-ante de son ou ses enfants, selon une réactualisation de la carence en castration symbolique de son propre Père.

Dans sa relation à la petite fille ou au petit garçon, la mère, cette « gorgone matronique », se comporte comme une dévoreuse alien-ante de ceux-ci au-delà de son apparence de mère nourricière, celle qui donne la vie et nourrit de la vie pour la vie. En ce sens que non contente de nourrir son enfant pour sa survie organique, elle va jusqu'à le gaver, l'empoisonner de son désir désirant à la période orale, l'éloignant ainsi paradoxalement de la vie, de sa vie d'être sujetifié.

*\*Alien : dans son sens originel : étranger, étrangère*

*Alien-née : dès sa naissance la femme s'est étrangère, étrangère à elle, étrangère à la complétude.*

*Alien-ée : de ce qu'une femme pourrait être étrangère à elle-même, et.....qui est ou qu'est une femme ? Ou encore elle est née étrangère à la jouissance phallique puisque n'est que de la jouissance autre.*

*Alien-ante : la mère dévoreuse qui se joue de son enfant lui reste étrangère dans son désir premier de le seulement posséder comme objet phallique et donc de le déposséder de sa différenciation, de sa sujetisation, dès lors qu'elle impose sa loi de mère pré-oedipienne.*

*\*\* Le « rien » de Lacan c'est d'être un des objets imaginaires qui sont pour lui, selon les moments de son enseignement, entre quatre et six : le sein, les fèces, le regard, la voix et le rien. Un sixième objet parfois ajouté, le phallus imaginaire différencié du phallus symbolique. L'objet a se définirait comme « cause du désir qui se dérobe au sujet ».*

*\*\*\* Dans la cure analytique, qu'il s'agisse du désir, de la jouissance phallique, du manque ou encore de la jouissance autre il n'y a pas de signifiant spécifique, hors le symptôme, qui puisse l'explicitier sinon ceux, inattendus, extraits dans le processus de la libre association.*

Elle prolonge le moment fusionnel dans ce qu'elle pose sa loi, la loi de mère pré-oedipienne, de celle qui dirige vers elle, et elle seule, cet enfant dans les filets de son désir. Cette loi dénie le père réel et le père symbolique, et même la femme, pour entretenir (inconsciemment) la relation duale, mère/enfant où l'enfant n'est que l'objet du désir de la mère, ou encore relation à trois (mère/enfant/phallus) au lieu de permettre l'accession à la relation à quatre (mère/père/enfant/phallus) de la période oedipienne, selon le schéma S de Lacan, le schéma du désir.

Ainsi donc, jusqu'à la période oedipienne, -et nous sommes là dans l'inconscient forcément- elle maintient son enfant, fille ou garçon, dans un état de confiscation de sa différenciation en le conservant objet, l'objet de son propre désir, substitut de phallus, pour générer sinon créer, dans une réalité qui relève de l'imaginaire, une complétude -qui ne se peut que rester illusoire- à son manque. C'est pour sa seule satisfaction compensatoire que de sa réalité imaginaire elle le garde enfermé dans la chosification, lui confisquant par là la voie à la sujetisation, qu'elle confisque ainsi l'enfant à lui-même, l'abreuvant de son déni de lui. Elle peut par le langage l'accompagner vers une démorcellisation et un début de différenciation dans l'appropriation du «Je» du stade du miroir. Mais l'enfant ne peut gagner en différenciation qu'à l'Oedipe dès lors que la métaphore du Nom-du-Père est reconnue en symbolique dans le langage par la mère à travers l'acte de castration du père.

L'enfant, quant à lui, ne se reconnaît que dans le désir désirant de sa mère. Il ne se peut exister que dans le désir de l'Autre. Il se complaît donc à rester d'une manière ou d'une autre l'objet de sa mère, en commençant peut-être même par l'apprentissage de la langue de la mère pour la séduire toujours plus et être plus encore son objet. Ainsi, la mère qui maintient l'enfant comme objet phallique de son désir l'empêche à un retour narcissique sur lui, porte ouverte vers la sujetisation et la gestion du stade oedipien indispensable à sa structuration psychique, définitivement pour le garçon, de manière complexe et d'un achèvement moindre pour la fille.

C'est donc bien le père qui acte que la mère s'arrache à son enfant le sauvant de l'objetisation morcellisante et l'amenant à l'Oedipe vers l'affirmation de sa différenciation : pour la petite fille de pouvoir se reconnaître être en manque, et de s'essayer à se pourvoir de ce phallus qu'elle n'aura pourtant jamais ; et ceci dans la mesure où la mère s'accepte à cette castration parolée par le Père à la fois réel et symbolique, dans la reconnaissance de la métaphore du Nom-du-Père pour se réapproprier à elle-même femme. Pour le petit garçon c'est se reconnaître avoir le phallus et être un futur porteur de la loi du père.

Lors de la castration symbolique, le petit garçon, déjà porteur du nom propre du père peut s'affirmer dans la filiation qui, dès lors qu'elle est nommée et ainsi l'enracine dans le réel, lui permet d'engager sa parole à son tour et un jour d'acter lui-même ce qui est de la rupture. Le fils peut se référer au père qui fait signifiant de phallus pour lui. C'est pourquoi, probablement, la névrose chez lui se jouera fondamentalement autour du fait de sa peur de pouvoir être castré un jour lui qui l'a cependant d'emblée, le pénis. Ses angoisses ne seront donc pas liées au constat d'une castration réelle telle celle observée chez sa mère, même si cette observation peut l'entraîner vers des représentations angoissantes, mais il se trouve en fait confronté à la peur de perdre et le pénis et le phallus comme ce qu'en a vécu le petit Hans par exemple.

En ce qui concerne la petite fille, l'arrachage à la mère compléxifie la situation et son avenir : la

libération de la prénance de la mère gorgonique par le père qui pose sa loi, loi post-oedipienne en place de la loi pré-oedipienne de la mère, génère pour elle une nouvelle dépendance, celle du père qui la renvoie forcément à la castration, double : celle d'être femme qui la fait être en manque et celle nécessairement donnée par l'homme pour libérer la petite fille, tout autant que la femme, de la mère. En fait, la petite fille se retrouve habillée d'un surmoi en place d'un autre surmoi et sa libération semble davantage ressembler à une duperie. En effet, pour se rompre de la mère qui veut la garder en objet de jouissance, elle doit passer par la métaphore du Nom-du-Père, qui tel un déflorateur de virginité, tout en l'arrachant du désir désirant d'une mère dévorante, la soumet à lui dans l'espoir d'obtenir de lui un enfant, quête imaginaire de l'impossible recherche en substitution de ce qui lui est en manque. L'homme en place du père ne pourra jamais être qu'un pâle substitut du père qui fut et reste le premier, même si c'est de l'homme que naîtra l'enfant réel, hallucinant pour la mère le phallus en l'enfant objet de son désir. Ainsi donc, pour la petite fille devenue femme, derrière l'homme il y aura toujours le père qui vient en plus de la mère de laquelle il est tentant de rester chosifiée.

Pour le petit garçon derrière la femme il y aura toujours la mère. En ce sens que l'homme porte sur lui la prénance première du désir de sa mère et que sa quête, puisqu'il est dans l'avoir le phallus, est celle de retrouver le désir premier, le désir désirant de sa mère.

Rester mère, dont le signifiant est le sein - ou vouloir n'être que mère - signe la carence du Père symbolique dans sa fonction de castration donnée par la métaphore du Nom-du-Père et libératrice pour l'enfant. L'enfant se trouve sous l'emprise d'une femme qui n'a pas le phallus, mais se pose par une loi dictatoriale qui l'asservit comme objet exclusif de son désir, source de la puissance dont elle se croit investie, dans son monde imaginaire. Dès lors que la castration a lieu, la mère sort de sa dimension phallique en faisant retour à la femme. Elle se réapproprie à elle-même et libère son enfant vers sa sujetisation. Revenant à elle, la femme fait aussi retour à ce qui est son signifiant : le manque.

L'amour pour l'homme, - entendre l'attirance pour son phallus en place de celui du père - vers lequel la femme se tourne ne lui apporte pas non plus la complétude recherchée. Lacan nous l'affirme ainsi : «L'amour c'est offrir à quelqu'un qui n'en veut pas quelque chose que l'on n'a pas» signant ainsi la permanence du manque.

Mais femme elle est, femme elle a la jouissance autre, nous dit Lacan, d'une jouissance difficilement théorisable, et dont les bornes, si elles existent, ne sont en tout état de cause plus du phallique et pourrait selon lui relever d'une infinitude.

En cela, il est possible de penser qu'elle a une voie qui lui permettrait de s'échapper de la «malédiction» du manque, de la castration seule état de fait. Elle reste alien-(n)ée dans ce qu'elle a à se découvrir à elle-même du «pas-toute» de la jouissance phallique. Ceci semble possible lors du travail de la cure analytique, sans vouloir faire preuve de dogmatisme par cette assertion, mais m'appuyant plutôt sur la clinique.

Chantal Belfort

## **De la mère comme fonction aliénante pour la fille !**

De s'être mère pour se sauver de la femme ! Voire de l'homme. Ne pourrait-on y apercevoir un manque à un «je», un manque à elle et se pansant, se comblant dans le faire des enfants qui seront dans le besoin de maman. (Une dominante social y contribuant).

Avec cela, s'affichant tout aussi bien d'un féminisme faisant mascarade dans ce qui procède de la séduction, de la parure, de son état d'amoureuse pour être ce qu'on lui demande d'être : «une femme».

Qu'est ce qui est fonction aliénante dans la mère?

Cet enfant, accaparant, demandant maman, fera bien souvent de celle-ci une «dévoreuse» de lui, de ce bout à elle maintenant qui l'a fait naître a-mère. La voilà donc comblant d'un manque à elle que l'on nomme du phallus. Elle l'a !

Cela se traduira non seulement dans les soins corporels sur l'enfant et la manière d'agir (douceur, tendresse, baisers, couvade, etc...); mais aussi par un autre aspect, moins visible, plus prégnant, qui est celui du désir désirant de cette mère. C'est-à-dire le désir d'être désiré par son enfant. Si le désir est de l'essence du manque et qu'il ne peut jamais être comblé, son enfant risque de ne pas sortir indemne ou plus difficilement pour ce qui est du devenir en «je» ou sujet du parlêtre. De la nécessité d'un tiers, notamment le père faisant force de loi, libérant l'enfant de la mère et «castrant» la mère, la rendant à son manque à elle pour un retour au désir, retour vers son partenaire.

Car s'il y a une mère, il y a un père souvent évincé dans cette relation ; car enfermé comme il l'a été jadis dans le sein de sa mère. S'aliénant dans son rôle de mère et cette fonction la «comblant», elle va oublier qu'elle est aussi une femme, une femme en désir de l'homme. Sachant que tout enfant, en se développant s'exerce à être comme papa ou comme maman, comment la petite fille pourra sortir de son indifférenciation sexuée si la mère ne rend pas à l'homme sa place «à côté» d'elle.

Ce faisant, sortie du giron de la mère par la loi symbolique du Nom-du Père, la petite fille sortira plus facilement de son indifférenciation sexuée en découvrant qu'elle n'a pas le pénis comme le petit garçon mais, parce qu'elle ne l'a pas, elle pourra s'être si le langage se naît dans cette triade en désir que sont le père, la mère et l'enfant. (Incluant les différents stade dans l'évolution psychique comme le stade du miroir, la phase phallique et l'Oedipe).

Car si le garçon l'a, le phallus, la petite fille, n'ayant pas ce pénis se verra toujours en manque ; surtout si la mère ne se montre pas la femme d'un homme créant la dimension du fait de l'autre, du désir.

On peut donc s'interroger sur cette fonction de la mère, «notre mère qui êtes aux cieux», dont toute notre vie s'origine et dont un gavage en trop ou en manque laisse une trace indélébile (comme l'anorexie et la boulimie, cas extrêmes) dans nos corps de sujet parlant, nos corps qui se jouissent de nous...s'il n'y entre pas du langage.

Martine Bourdin

## Est-ce que vivre est utile?

*De l'utilité de l'action humaine à celle de l'existence de l'humanité, une question sous-jacente, de la relation d'objet, peut exprimer, par le symptôme, l'indicible quant à la question de l'être en sujétisation inachevée, et à l'angoisse qui s'en fait corps.*

Qui ne s'est jamais trouvé à penser, dire ou entendre, des propos tels que « Je ne sers à rien. » ou « Ce que je fais n'est pas utile. » ? Lors qu'il fait fondation que le seul moyen d'être accepté dans l'espace social, de la cellule familiale pour commencer, d'y trouver place, passe par le fait d'une fonction à y remplir (bien faire ses devoirs, bien nourrir les enfants, bien travailler dur pour un salaire de misère, et bien d'autres à ne pas cesser de ne pas dire [être un gentil phallus]...), le désir plus ou moins conscient, plus ou moins inconscient, de se mettre en marge de l'attente de l'autre pour s'être à soi, en s'entendant à l'une ou l'autre des premières affirmations de ce propos, et d'y trouver un parfum de justesse, n'est pas sans aptitude à ébranler quelque injonction enluminée d'une dimension primordiale, vitale. Et dès lors, à secouer le cocotier de l'angoisse, d'alimenter le symptôme.

Dans des positionnements professionnels artistiques, de la relation d'aide, ou de la thérapie, se faisant autant de cadre, de seuils, à la rencontre à soi, où le professionnel n'a pas à donner, injecter, retirer ou programmer, bien au contraire, et tout au plus, à tenir le miroir face auquel l'invité s'en trouve en passe de se rencontrer lui-même, le professionnel s'en trouve tout autant à faire face à ses propres reflets, éblouissements ou ténèbres, illusions d'illusions, ou pire, sa vérité.

Quoi de plus inutile... Et d'insupportable, lorsque la légitimité à être reconnu par l'autre se mesure en corps, d'un indicible, au résultat, au mesurable, au chiffre d'affaire quotidien réalisé, au nombre d'articles fabriqués? Quoi de plus inacceptable, quand en plus il y a de la satisfaction et du sens à s'en être ainsi inutile?

*Etre utile? N'y a-t-il déjà pas là antinomie, antagonisme?*

Quand l'un vient à proposer une intervention de massages de relaxation en entreprise, où s'en est-il dans cette perspective de relation client/fournisseur? Si son discours se pare de mots et de valeurs d'humanisme, qu'en est-il du fond, de cet hors-la-forme qui se meut encore d'un inachevé? Et d'un manifeste de frustration et d'épuisement, où à la proposition du digne d'intérêt pas utile, l'autre répond de silence ou de sans valeur, peut-être en écho à ce qu'il s'entend d'un autre dire, présent entre les lignes, entre les mots, de mépris, d'un m'êprit faute d'être à s'éprendre, à se méprendre faute d'être pris?

Prenons l'exemple d'un chemin sous une pierre, et d'un pèlerin l'empruntant. Définie comme utile en fonction des besoins et projections de celui qui entre en interaction avec, l'utile de la pierre n'est pas intrinsèque à ce qui sera élément d'un mur porteur pour un maçon, projectile pour un trébuchet, ramasse poussière pour un collectionneur, ou Eglise pour un Christ. Est-ce la suffisant à poser que l'existence précède à l'utilité? Que la nomination d'utile, que le fait exister par l'étiquetage utilitaire, se fait, par transmission de l'autre en utilité, en fonction?\* Je m'ose à poser là, que tout dépend de qui nomme, d'un qui sujet ou d'un qui objet.

N'est-il donc que par la rencontre avec le sujet qui nomme, que le sujet peut s'advenir à se nommer lui-même? Que dans l'inutile seulement, que le nom, celui qui fonde l'être, peut être transmis? Que le baptême ne sert à rien, que c'est là toute son essence, et que toute attente portée dans l'acte, y compris pour le salut de l'âme de l'innocente chose qu'il faut purifier, se poserait en s'entrave?

*Et l'inutile comme indispensable à s'exister?*

Pascal Wilhelm

*\*Au Japon, jusqu'à l'avènement de l'ère Meiji (1868), seuls les seigneurs et guerriers nippons portaient un prénom et un nom de famille. L'homme du peuple était nommé de son métier : le porteur de palanquin, par exemple, « kagoya ».*

## *Quelques citations... inutiles*

« Ce qui est utile à plusieurs, l'emporte sur les désirs du petit nombre, ou d'un seul. », Spock.

« Ce qui n'est point utile à l'essaim, n'est point utile à l'abeille. », Montesquieu.

« L'esclave n'a qu'un maître ; l'ambitieux en a autant qu'il y a de gens utiles à sa fortune. », Jean de la Bruyère.

« Il n'y a de vraiment beau que ce qui ne peut servir à rien ; tout ce qui est utile est laid », Théophile Gautier.

« Ignores-tu que tu ne saurais faire un pas sur la terre sans y trouver quelques devoirs à remplir, et que tout homme est utile à l'humanité par cela seul qu'il existe? », J-J. Rousseau.

« C'est proprement ne valoir rien que de n'être utile à personne. », René Descartes.

« Nous faisons cas du beau, nous méprisons l'utile. », Jean de la Fontaine.

« Si l'on n'imprimait que l'utile, il y aurait cent fois moins de livres. », Voltaire.

« Les hommes connaissent tous l'utilité d'être utile, mais aucun ne connaît l'utilité d'être inutile. », Tchouang-Tseu.

« La plus utile et honorable science et occupation à une femme, c'est la science du ménage. », Montaigne.

## **Il va s'En-Dire que cette revue est d'abord la votre!**

*Chers lecteurs,  
c'est grâce à vos contributions,  
que nous faisons vivre cette publication.  
Merci pour vos participations, remarques et votre engagement.*

**Cercle En-Passe analytique-L'Ecole**

**Vous pouvez faire parvenir vos contributions, commentaires et questions,  
à l'adresse courriel de la rédaction : [revue@enpasseanalytique.com](mailto:revue@enpasseanalytique.com) .**

*Et pour vous aider dans l'écriture de vos prochains articles,  
vous pouvez compter sur l'assistance de la Commission Revue!*

## **Le psychanalyste de l'Ecole**

### **L'Audition en passe**

Dans le cadre d'une structure nouvelle du cercle En-Passe analytique, du moins dans ce qui fait l'Ecole, le processus de l'Audition devait être lui aussi re\_fondé.

Ce qui fait fin de l'analyse et le passage de l'analysant au psychanalyste s'introduit au coeur de notre structure sous la forme de ce processus de lecture du désir d'analyste qu'est l'Audition.

Le processus qui s'engendre du désir de l'analysant de se passer à l'analyste, s'opère désormais de cette démarche suivante. Cette re-fondation s'appuie sur l'expérience passée du cercle et de ses membres, ainsi que sur la Proposition du 9/10/1967 de J. Lacan sur le Psychanalyste de l'Ecole.

### **Il est instaurée ce qui suit :**

Le cercle En-Passe analytique fait Ecole dans le champ de ce qui fait transmission de l'inconscient, et ce notamment dans le passage du désir d'analyste et des séminaires.

L'Ecole du cercle se dote des structures nécessaires à l'accomplissement de ses fonctions et missions (comme le secrétariat, le comité scientifique, le comité d'administration).

Le candidat à «l'Audition en passe» manifeste auprès du bureau du cercle son intention du processus du passage. Le bureau, en conformité avec le conseil des Ac (analystes du cercle), lui fournit les noms de deux «témoins» qui recevront séparément son dire, et ce au cours de trois rencontres.

Chaque rencontre fera l'objet de la part du demandeur, de la production d'un document écrit (le thème sera proposé par les témoins). Le troisième écrit suivant la troisième rencontre sera une contribution théorique ou clinique du demandeur.

Les deux témoins feront retour de ces dire devant le jury de l'Audition en passe (celui est constitué d'Ac et de représentant du conseil scientifique du cercle).

Le jury pourra proposer de rencontrer ensuite le demandeur, et éventuellement de procéder à une évaluation des acquisitions conceptuelles, éthiques, méthodologiques et cliniques du demandeur. Le jury procédera ensuite à l'intégration sur le registre du cercle du candidat comme analyste du cercle (Ac). En cas de refus, le candidat peut se représenter directement devant le jury, et ce, dans les conditions énoncées spécifiquement pour lui.

Le jury peut intégrer aussi, comme «analyste membre du cercle - Amc», des analystes n'étant pas passés par l'Audition, mais présentant toute fois des garanties au vues du champ conceptuel et éthique du cercle. Le jury est composé d'au moins trois Ac, dont un faisant fonction de directeur, en accord avec le conseil scientifique du cercle. Il est tenu registre des délibérations et des inscriptions au titre d'Ac ou Amc. Listes mise à jour chaque année civile.

Thierry Piras